

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page de Journal.

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

TEMPERATURE

Samedi 26 juillet 1913.

Table with 3 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Un Beau Discours de M. Paul Deschanel

Le 10 Juillet dernier M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés et membre de l'Académie française, présidait la distribution des prix du Cours Hattemer, une pension parisienne qui prépare les très jeunes élèves à entrer au lycée en sixième ou cinquième.

L'éminent président de la Chambre a adressé à son jeune auditoire une allocution d'une élucubration familière et élevée tout à la fois qui a provoqué un véritable enthousiasme.

Nous extrayons quelques passages de son beau discours:

Mes jeunes amis, vous avez toutes les chances. Vous êtes nés dans un temps où la science a plus renouvelé le monde en cent ans qu'il n'en avait fait ensemble tous les siècles antérieurs, et vous êtes les fils de la plus noble des patries. Il y a eu, dans l'antiquité, un miracle: la Grèce. Et il y a, dans le monde moderne, un autre miracle: la France. Mais il y a cette différence entre la Grèce et la France, que les plus hautes civilisations de l'antiquité étaient fondées sur l'esclavage; c'est pour quelques milliers d'hommes libres que montaient vers l'Acropole la voix d'Eschyle et la voix de Démosthène, tandis que la pensée française éveille l'espérance et la justice chez tous les hommes, et jusque dans l'abîme de la sombre mer des pauvres.

Puis M. Paul Deschanel évoque à grands traits la beauté et la noblesse de l'histoire de France, de cette France qui est "la plus adorable des mères," — et il ajoute:

Et pour achever cette petite leçon — la dernière de l'année, — laissez-moi vous dire quelques mots de notre littérature. Où donc, en effet, la richesse, la beauté du génie français brillent-elles avec plus d'éclat? Notre littérature est comme un trait d'union entre les littératures du Midi et celles du Nord, et naturellement placée pour remplir entre elles un rôle de médiatrice et d'interprète. Voyez: Par le golfe du Lion, elle touche à la patrie de Dante. Les Pyrénées la rattachent à celle des Calderon, des Camoëns, des Cervantès. Par les côtes de Bretagne, elle tient de la race gallique qui a laissé son empreinte dans toute

l'œuvre intellectuelle de l'Angleterre. Enfin la Lorraine et l'Alsace la relie aux traditions et aux langues germaniques. De sorte que nos provinces sont comme les organes par lesquels la génie de la France atteint toutes les parties de l'horizon et saisit les objets et les formes qu'il veut s'assimiler; il paraît donc tout exprès pour unir le Nord au Midi et pour les interpréter l'un à l'autre en profitant de tous les deux; il s'enrichit de chaque élément nouveau, sans se laisser absorber par aucun.

Aussi, quelle variété à la fois et quelle mesure! Paris nous donne Molière, Boileau, La Rochefoucauld, Voltaire, Musset; la Normandie, terre des procès et de la chienne, enfante Corneille, dont les tragédies fourmillent de plaidoyers; la colérique Picardie produit le bilingue duc de Saint-Simon; la Gascogne, Montaigne, le philosophe sceptique et un peu hâbleur; la riante et plantureuse Touraine, Rabelais et Balzac. Le style chaud, coloré, empourpré de Mme de Sévigné, de Bossuet, de Lamartine rappelle le goût du généreux vin de Bourgogne, et le style clair et dépourillé de Montesquieu, celui du bon vin de Bordeaux. L'Auvergne volcanique et tourmentée, c'est Pascal; et le climat variable de Langres, qui, en vingt-quatre heures, passe du calme à l'orage, du froid au chaud, du serain au pluvieux, c'est Diderot.

Puis, voici les Bretons, dédaigneux de la vulgarité frivole, avides de foi et d'idéal, opiniâtres et inquiets, hauts comme les rocs et les dolmens de leur mélancolique contrée, agités et harmonieux comme les flots qui battent ses rivages: Chateaubriand, Lamennais, Renan. Puis les Franco-Comtois, vigoureux et téméraires, puissants et étranges, aimant la lutte autant que la victoire même: Fourier, Victor Hugo, Proudhon; et les fins Champenois, Joinville, le doux chroniqueur naïf, et La Fontaine, l'aimable fabuliste, c'est-à-dire la grâce avec la bouhomie. La Provence ensoleillée nous envoie ses orateurs, depuis Massillon et Flécher jusqu'à Maury et Mirabeau. Et enfin la Beauce et le Perche donnent à la France Mathurin Régnier et Jean Rotrou.

Quelle floraison, quelle forêt d'œuvres splendides ou charnantes! Qui n'admire pas, qui ne sent pas notre littérature, qui n'en a pas étudié la formation, — comme la formation de la patrie elle-même — et ne peut la comparer aux autres, ne sait pas vraiment toutes les raisons qu'il a à aimer la France, de se dévouer à elle, de vivre pour son honneur ou de mourir pour son salut.

Ces belles paroles, si claires et si françaises font le plus grand honneur à l'académicien distingué, au président de la chambre, de cette France qui est "la plus adorable des mères," — et il ajoute:

Et pour achever cette petite leçon — la dernière de l'année, — laissez-moi vous dire quelques mots de notre littérature. Où donc, en effet, la richesse, la beauté du génie français brillent-elles avec plus d'éclat? Notre littérature est comme un trait d'union entre les littératures du Midi et celles du Nord, et naturellement placée pour remplir entre elles un rôle de médiatrice et d'interprète. Voyez: Par le golfe du Lion, elle touche à la patrie de Dante. Les Pyrénées la rattachent à celle des Calderon, des Camoëns, des Cervantès. Par les côtes de Bretagne, elle tient de la race gallique qui a laissé son empreinte dans toute

l'œuvre intellectuelle de l'Angleterre. Enfin la Lorraine et l'Alsace la relie aux traditions et aux langues germaniques. De sorte que nos provinces sont comme les organes par lesquels la génie de la France atteint toutes les parties de l'horizon et saisit les objets et les formes qu'il veut s'assimiler; il paraît donc tout exprès pour unir le Nord au Midi et pour les interpréter l'un à l'autre en profitant de tous les deux; il s'enrichit de chaque élément nouveau, sans se laisser absorber par aucun.

Aussi, quelle variété à la fois et quelle mesure! Paris nous donne Molière, Boileau, La Rochefoucauld, Voltaire, Musset; la Normandie, terre des procès et de la chienne, enfante Corneille, dont les tragédies fourmillent de plaidoyers; la colérique Picardie produit le bilingue duc de Saint-Simon; la Gascogne, Montaigne, le philosophe sceptique et un peu hâbleur; la riante et plantureuse Touraine, Rabelais et Balzac. Le style chaud, coloré, empourpré de Mme de Sévigné, de Bossuet, de Lamartine rappelle le goût du généreux vin de Bourgogne, et le style clair et dépourillé de Montesquieu, celui du bon vin de Bordeaux. L'Auvergne volcanique et tourmentée, c'est Pascal; et le climat variable de Langres, qui, en vingt-quatre heures, passe du calme à l'orage, du froid au chaud, du serain au pluvieux, c'est Diderot.

Puis, voici les Bretons, dédaigneux de la vulgarité frivole, avides de foi et d'idéal, opiniâtres et inquiets, hauts comme les rocs et les dolmens de leur mélancolique contrée, agités et harmonieux comme les flots qui battent ses rivages: Chateaubriand, Lamennais, Renan. Puis les Franco-Comtois, vigoureux et téméraires, puissants et étranges, aimant la lutte autant que la victoire même: Fourier, Victor Hugo, Proudhon; et les fins Champenois, Joinville, le doux chroniqueur naïf, et La Fontaine, l'aimable fabuliste, c'est-à-dire la grâce avec la bouhomie. La Provence ensoleillée nous envoie ses orateurs, depuis Massillon et Flécher jusqu'à Maury et Mirabeau. Et enfin la Beauce et le Perche donnent à la France Mathurin Régnier et Jean Rotrou.

UNION DANS LE SUD DAKOTA DES PARTISANS DE TAFT ET DE ROOSEVELT.

Sioux Falls, S. D., 26 juillet. — Trois cent cinquante républicains, représentant les forces politiques des anciens présidents, MM. Taft et Roosevelt, dans le Sud Dakota, se sont réunis hier pour la première fois depuis six ans.

Parmi les questions discutées on a agité la réforme électorale, la contrôle du gouvernement sur le commerce des boissons, et le tarif tel qu'il est proposé par les démocrates.

LE TRESOR DE GUERRE ALLEMAND.

Nous avons dit hier qu'en dehors des 150 millions de francs (120 millions de Reichsmark) en or, conservés à Spandau, le Reichstag a adopté un projet de loi triplant ce trésor.

Voyons un peu quelle a été la perte d'intérêts subie par l'Allemagne sur les 120 millions de Reichsmark (150 millions de francs) qui ont été enfermés à Spandau depuis 1871. — C. à. d. depuis 42 ans. — Prenons pour base un taux d'intérêts de 4 pour cent par an.

Intérêts simples: francs 252.000.000 de perdus.

Intérêts des intérêts ou intérêts composés: selon la formule: CA équivaut C (1 plus P/n; CA équivaut 150.000.000 (1,04)42 donne pour coefficient: 5,193784, chiffre qui, multiplié par 150.000.000 donne pour CA l'équivalent 778,917.600 francs.

Déduisez de 778,917.600 francs le capital primitif: 150.000.000 francs restent: 628,917.600 francs.

et vous trouverez qu'environ 629 millions de francs (503 millions de Reichsmark) auraient pu être gagnés en plaçant ces 150 millions à 4 pour cent, intérêts des intérêts; comme le capital est resté inactif, qu'il a chômé, on pourrait considérer ces 629 millions de francs comme gaspillés. Et maintenant on va tripler le capital inactif: que l'on s'étonne après ceci du resserrement de l'argent à Berlin! Non seulement il y a mieux dans les caves de la Banque de France, mais en France on ne commet pas de péchés péchés contre les règles les plus élémentaires d'une bonne gestion financière; ni contre celles de l'économie-politique.

M. T. de M.

On ne se Marie Plus

Il fut un temps, dit-on, où les rois épousaient même des bergères! Que ne revenons-nous à ces lointaines époques, où le goût matrimonial était si développé?

A l'heure actuelle les grands de ce monde se marient très peu et le commun des mortels suit leur exemple.

Si nous prenons d'abord la France, des chiffres éloquents nous apprennent que le nombre des mariages est passé de 1907 à 1910 de 8,5 pour 1.000 à 7,6 et que de 1910 à 1911, il est encore descendu à 7,4.

En Hongrie, sur 1.000 habitants, il y avait encore en 1907 9,8 mariages. Cette proportion est tombée en 1910 à 8,6 pour 1.000.

En Roumanie où les relevés portent sur les mêmes années la décroissance va de 10,5 pour 1.000 à 9,2.

Les pays de race germanique ne font pas exception dans cette diminution. Les actes de l'état civil présentent en Allemagne au cours de l'année 1907 8,1 mariages sur 1.000 habitants. En 1908, la proportion n'est plus que de 7,9 pour 1.000. En 1909, de 7,7.

Le recul est en Autriche de 1906 à 1910, de 7,9 à 7,5, en Angleterre, de 7,9 à 7,4, et en Ecosse de 7 à 6,3 pour 1.000.

Heureusement dans cette débâcle il reste encore deux pays pour porter haut et ferme la bannière du mariage: La Norvège progressive de 1907 à 1910 de 5,9 à 6,2 pour 1.000. L'Espagne, de 6,8 à 7,1. Mais, autre constatation singulière, tandis que les Espagnols montrent peu de goût pour le célibat, les Portugais voient dimi-

ner les unions dans la proportion de 6,6 à 5,8.

Il apparaît donc indiscutablement que l'institution du mariage va en s'affaiblissant dans notre vieille Europe. Les autres parties du monde, par contre, ne semblent pas vouloir nous suivre dans cette voie. Pour les Etats-Unis, la statistique nous apprend que le nombre des mariages est passé, pendant les années de 1905 à 1909, de 8,3 à 8,9.

Un des Etats de l'Amérique, le Nord, le Massachusetts, tient même le record. C'est l'endroit du monde où l'on se marie le plus: de 1902 à 1907, les mariages ont atteint la proportion de 10,3 à 10,8 pour 1.000 habitants.

En République Argentine le mouvement également ascendant, en trois ans, la proportion passe de 6,7 à 7,7.

Au Chili: 5,7 à 5,8. En Uruguay, diminution: 6,4 à 6,1. Aux Indes et à la colonie du Cap, de 9,4 à 7,5.

Mais où le mariage semble avoir le plus grand avenir, c'est au Japon. De 1906 à 1910, la proportion est passé de 7,8 à 9,4 pour 1.000.

Il est vrai que dans ce pays les jeunes filles font de grands sacrifices pour trouver l'époux de leurs rêves. Elles ne reculent même pas devant la publicité dans les journaux, et l'on peut lire de temps à autre, des annonces bien senties où les jeunes Japonaises réclament un mari. Témoin le petit entrefilet suivant paru récemment dans un grand quotidien de Tokio:

"Je suis une très jolie fille... mes cheveux ondulés comme les nuages au ciel... mon front garde l'éclat, la volonté de la pêche et ma figure est aussi mobile que la feuille du saule pleureur... mes yeux noirs sont pareils au croissant de la lune. Je possède assez de bien pour la vie heureuse d'un époux et pour que, nos mains enlacées, nous contemptions la nature ensemble et de jour et de nuit.

Le Roi des Détresseurs de Trains

Il s'appelle John Donald Bruce et n'est âgé que de trente-deux ans. Tout permet de croire (et d'espérer) qu'il dormira désormais sur ses lauriers et n'ajoutera plus aucun exploit à ceux qui ont fait de lui un recordman du monde, puisque les juges de Melbourne viennent de le condamner aux travaux forcés pour la vie. Mais sait-on jamais, avec un pareil homme... Les magistrats de Perth, dans l'Etat de l'Australie occidentale, avaient cru eux aussi le réduire à l'impuissance, mais ce terrible aventurier, qui n'a pas son pareil pour arrêter les rapides et dévaliser les voyageurs, s'évade avec une aisance admirable. Peut-être dans un avenir prochain entendrez-vous dire qu'il a reconquis sa liberté et commis de nouveaux méfaits.

La biographie de John Donald Bruce est mal connue. Il s'est tou-

jours refusé à donner aux juges qui l'interrogeaient des renseignements sur son passé, affirmant avec un joyeux aplomb que sa véritable identité était révélée, un affreux scandale éclaterait qui maltraiterait sur les dents tous les diplomates du vieux monde.

Sans accorder à cette fable plus d'attention qu'elle n'en mérite, on peut croire que Bruce n'est pas né sous la Croix du Sud, mais qu'il a dû venir d'Angleterre en Australie, il y a une quinzaine d'années. On trouve la trace de son passage à Perth où il fut, en 1899, "lad" chez un éleveur de chevaux de course; mais cette vie ne lui plus sans doute pas, car il disparut brusquement.

Et c'est l'année suivante (il avait dix-neuf ans) que commença sa romanesque histoire.

Le train qui part le matin d'Albany pour aller à Perth, traversait à une allure moyenne, un jour d'été particulièrement chaud, une grande plaine désertique, lorsqu'à un tournant, le mécanicien aperçut derrière des buissons un amas de grosses pierres sur la voie. Il renversa la vapeur et bloqua ses freins juste à temps pour éviter un malheur. Les voyageurs s'étaient précipités aux portières. Ils aperçurent une sorte de cow-boy armé jusqu'aux dents qui les invitait à descendre sur un ton impératif. Derrière lui, bien abrités derrière des buissons, d'autres bandits tenaient en respect avec leurs fusils ceux qui auraient eu des velléités de résistance.

"Hands up!" commanda l'aventurier.

Et tous les voyageurs obéirent. Ils se laissèrent fouiller en tremblant et quand, ayant obtenu la permission de déblayer la voie, ils remontèrent dans le train, ils abandonnaient au total, aux mains des bandits, la somme de 1.600 livres (8.000 dollars).

Or, on l'a su depuis, l'auteur de ce coup de main audacieux avait accompli absolument seul, après avoir disposé de vieux fusils hors d'usage, et des chapeaux de façon à faire croire que ses camarades, derrière lui, attendaient qu'une occasion de faire parler la poudre. C'est seulement plusieurs années après, quand il fut capturé une première fois à Charleville, dans le Queensland, qu'on apprit qu'il s'agissait là des débuts de John Donald Bruce.

Entre temps, il avait opéré quelques coups fructueux en Australie occidentale. C'est ainsi qu'étant déguisé en vieille femme pour voyager entre Goolgardi et Menie, dans un wagon de dames seules, il sortit brusquement un revolver et terrorisa ses malheureuses compagnes, faisant suivre immédiatement cette scène d'une petite quête qui lui rapporta, tant en or qu'en bijoux, 1.970 dollars. Sur la même ligne, en 1902, il pénétra dans un wagon postal où il s'empara de 32.600 dollars en banknotes!

Des détectives, enfin, lancés sur sa trace, le capturèrent par surprise en gare d'Albany. Tandis qu'ils le ramenaient à Perth il demanda la permission d'entrer dans les vases-closets, et pendant qu'un policier l'attendait à la porte, il s'évadait par la fenêtre.

Pendant trois années, on n'entendit plus parler de lui. Apparemment, il devait vivre de ses rentes. Pourtant, s'il avait changé d'Etat, il habitait toujours l'Australie, car de 1906 à 1908 il ne commit pas moins de treize vols à main armée dans le Queensland, principalement entre Brisbane et Charleville. Une fois, sortant on ne sait d'où, il apparut sur la locomotive d'un rapide et obligea

le mécanicien à stopper pour permettre à ses complices de monter dans le train. Bruce était devenu chef de bande. Ce fut sa perte, il fut trahi. C'est ce qui a permis de le prendre en janvier dernier. On estime qu'à lui seul, il a volé plus de 150.000 dollars et commis plus de trente attentats. Mais il n'a jamais tué personne et c'est une circonstance atténuante.

Huit vols, de bijoux, de sommes d'argent, et de vêtements ont été déclarés vendus et samedi.

Les pertes n'étaient pas très conséquentes, mais, tout de même, la gente à main légère s'en donne à cœur joie dans cette bonniverie du croissant.

La vieillesse est l'expiation de la vie.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Maison Française PRES BARONNE Pas de Secours Ventes de Cour

ce dévouement fatal. Avec son flair de femme, et sa parfaite connaissance des dessous parisiens, elle avait bien senti qu'il se tramait dans l'ombre quelque chose contre elle, et que depuis longtemps déjà sa position était menacée. Elle voyait bien qu'elle était fatalement entraînée dans un courant de vie luxueuse, au milieu duquel il ne lui était pas possible de prendre pied pour s'arrêter. Elle n'aurait voulu d'ailleurs ni pour les autres ni pour elle-même. Cependant elle comprenait trop bien que le compte de Ligny n'allait plus pouvoir suffire à ses dépenses. Mais elle ne pouvait s'imaginer que la solution se présenterait avec une telle brusquerie. Il y avait dans cette soudaineté et cette précipitation des événements un je ne sais quoi qui faisait songer à un coup de foudre. Elle demeura un instant comme hors d'elle-même, incapable de dominer son émotion.

— Que comptez-vous faire? demanda-t-elle enfin au jeune homme, dont le trouble était pour le moins égal au sien.

— La seule chose qui soit possible en pareil moment: céder, ou du moins en avoir l'air. J'ai des dettes... de trop grosses dettes... pour qu'il me soit possible de les payer... et ma signature protestée... ce serait la ruine de mon avenir. La suite à dimanche prochain.

— Je me suis, en effet, trouvé parfois dans la nécessité de contracter quelques emprunts.

— Pour quelle somme êtes-vous engagé avec ses frères?

Au lieu de répondre nettement à cette question, si nettement posée, Albert parut s'absorber dans une réflexion profonde, comme s'il se fût livré en lui-même à un long calcul. La vérité vraie c'est que, dans l'effrayant désordre où il vivait, il avait songé, à peu près exclusivement, à recevoir le plus d'argent possible, sans plus se préoccuper du montant de ses dettes que des époques de paiement arrêtées entre lui et ses créanciers.

Cependant, comme il était sous le regard de son père, et que ce-

lui-ci, n'était pas renommé pour sa patience, attendait une réponse, il comprit bien qu'il ne pouvait garder plus longtemps le silence. Aussi, parlant peut-être un peu au hasard.

— J'ai eu besoin, depuis quel-ques temps, d'une cinquantaine de mille francs.

— Pour lesquels sans doute l'on vous aura fait signer cent mille francs de reconnaissances.

Albert fit un signe de tête affirmatif.

Le marquis prit une feuille de papier, en tête de laquelle il écrivit quelques chiffres; puis, très calme, se retournant vers son fils, et le regardant bien en face, peu à peu perdit un de ses gestes, ni la plus légère expression de son visage.

— Le billet que vous avez signé à ce courtier n'est sans doute pas le seul de vous, dit-il, qu'il ait entre les mains? Les femmes de l'espèce de celle qui vous exploite font d'ordinaire les choses plus en grand que cela, et ne se contentent pas de faire des millions de dix mille francs, quand elles savent que ce n'est pas elles qui payeront. Pour combien votre signature est-elle engagée chez ce monsieur?

— Pour vingt-cinq mille francs pas un centime de plus — dit Albert, qui, voyant bien qu'il était inutile et peut-être impossible de tromper un homme

Le Roi des Détresseurs de Trains

Il s'appelle John Donald Bruce et n'est âgé que de trente-deux ans. Tout permet de croire (et d'espérer) qu'il dormira désormais sur ses lauriers et n'ajoutera plus aucun exploit à ceux qui ont fait de lui un recordman du monde, puisque les juges de Melbourne viennent de le condamner aux travaux forcés pour la vie. Mais sait-on jamais, avec un pareil homme... Les magistrats de Perth, dans l'Etat de l'Australie occidentale, avaient cru eux aussi le réduire à l'impuissance, mais ce terrible aventurier, qui n'a pas son pareil pour arrêter les rapides et dévaliser les voyageurs, s'évade avec une aisance admirable. Peut-être dans un avenir prochain entendrez-vous dire qu'il a reconquis sa liberté et commis de nouveaux méfaits.

La biographie de John Donald Bruce est mal connue. Il s'est tou-

jours refusé à donner aux juges qui l'interrogeaient des renseignements sur son passé, affirmant avec un joyeux aplomb que sa véritable identité était révélée, un affreux scandale éclaterait qui maltraiterait sur les dents tous les diplomates du vieux monde.

Sans accorder à cette fable plus d'attention qu'elle n'en mérite, on peut croire que Bruce n'est pas né sous la Croix du Sud, mais qu'il a dû venir d'Angleterre en Australie, il y a une quinzaine d'années. On trouve la trace de son passage à Perth où il fut, en 1899, "lad" chez un éleveur de chevaux de course; mais cette vie ne lui plus sans doute pas, car il disparut brusquement.

Et c'est l'année suivante (il avait dix-neuf ans) que commença sa romanesque histoire.

Le train qui part le matin d'Albany pour aller à Perth, traversait à une allure moyenne, un jour d'été particulièrement chaud, une grande plaine désertique, lorsqu'à un tournant, le mécanicien aperçut derrière des buissons un amas de grosses pierres sur la voie. Il renversa la vapeur et bloqua ses freins juste à temps pour éviter un malheur. Les voyageurs s'étaient précipités aux portières. Ils aperçurent une sorte de cow-boy armé jusqu'aux dents qui les invitait à descendre sur un ton impératif. Derrière lui, bien abrités derrière des buissons, d'autres bandits tenaient en respect avec leurs fusils ceux qui auraient eu des velléités de résistance.

"Hands up!" commanda l'aventurier.

Et tous les voyageurs obéirent. Ils se laissèrent fouiller en tremblant et quand, ayant obtenu la permission de déblayer la voie, ils remontèrent dans le train, ils abandonnaient au total, aux mains des bandits, la somme de 1.600 livres (8.000 dollars).

Or, on l'a su depuis, l'auteur de ce coup de main audacieux avait accompli absolument seul, après avoir disposé de vieux fusils hors d'usage, et des chapeaux de façon à faire croire que ses camarades, derrière lui, attendaient qu'une occasion de faire parler la poudre. C'est seulement plusieurs années après, quand il fut capturé une première fois à Charleville, dans le Queensland, qu'on apprit qu'il s'agissait là des débuts de John Donald Bruce.

Entre temps, il avait opéré quelques coups fructueux en Australie occidentale. C'est ainsi qu'étant déguisé en vieille femme pour voyager entre Goolgardi et Menie, dans un wagon de dames seules, il sortit brusquement un revolver et terrorisa ses malheureuses compagnes, faisant suivre immédiatement cette scène d'une petite quête qui lui rapporta, tant en or qu'en bijoux, 1.970 dollars. Sur la même ligne, en 1902, il pénétra dans un wagon postal où il s'empara de 32.600 dollars en banknotes!

Des détectives, enfin, lancés sur sa trace, le capturèrent par surprise en gare d'Albany. Tandis qu'ils le ramenaient à Perth il demanda la permission d'entrer dans les vases-closets, et pendant qu'un policier l'attendait à la porte, il s'évadait par la fenêtre.

Pendant trois années, on n'entendit plus parler de lui. Apparemment, il devait vivre de ses rentes. Pourtant, s'il avait changé d'Etat, il habitait toujours l'Australie, car de 1906 à 1908 il ne commit pas moins de treize vols à main armée dans le Queensland, principalement entre Brisbane et Charleville. Une fois, sortant on ne sait d'où, il apparut sur la locomotive d'un rapide et obligea

le mécanicien à stopper pour permettre à ses complices de monter dans le train. Bruce était devenu chef de bande. Ce fut sa perte, il fut trahi. C'est ce qui a permis de le prendre en janvier dernier. On estime qu'à lui seul, il a volé plus de 150.000 dollars et commis plus de trente attentats. Mais il n'a jamais tué personne et c'est une circonstance atténuante.

Huit vols, de bijoux, de sommes d'argent, et de vêtements ont été déclarés vendus et samedi.

Les pertes n'étaient pas très conséquentes, mais, tout de même, la gente à main légère s'en donne à cœur joie dans cette bonniverie du croissant.

La vieillesse est l'expiation de la vie.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL Successeur de E. & L. Claudel En face de la plus grande Maison Française PRES BARONNE Pas de Secours Ventes de Cour

ce dévouement fatal. Avec son flair de femme, et sa parfaite connaissance des dessous parisiens, elle avait bien senti qu'il se tramait dans l'ombre quelque chose contre elle, et que depuis longtemps déjà sa position était menacée. Elle voyait bien qu'elle était fatalement entraînée dans un courant de vie luxueuse, au milieu duquel il ne lui était pas possible de prendre pied pour s'arrêter. Elle n'aurait voulu d'ailleurs ni pour les autres ni pour elle-même. Cependant elle comprenait trop bien que le compte de Ligny n'allait plus pouvoir suffire à ses dépenses. Mais elle ne pouvait s'imaginer que la solution se présenterait avec une telle brusquerie. Il y avait dans cette soudaineté et cette précipitation des événements un je ne sais quoi qui faisait songer à un coup de foudre. Elle demeura un instant comme hors d'elle-même, incapable de dominer son émotion.

— Que comptez-vous faire? demanda-t-elle enfin au jeune homme, dont le trouble était pour le moins égal au sien.

— La seule chose qui soit possible en pareil moment: céder, ou du moins en avoir l'air. J'ai des dettes... de trop grosses dettes... pour qu'il me soit possible de les payer... et ma signature protestée... ce serait la ruine de mon avenir. La suite à dimanche prochain.

— Je me suis, en effet, trouvé parfois dans la nécessité de contracter quelques emprunts.

— Pour quelle somme êtes-vous engagé avec ses frères?

Au lieu de répondre nettement à cette question, si nettement posée, Albert parut s'absorber dans une réflexion profonde, comme s'il se fût livré en lui-même à un long calcul. La vérité vraie c'est que, dans l'effrayant désordre où il vivait, il avait songé, à peu près exclusivement, à recevoir le plus d'argent possible, sans plus se préoccuper du montant de ses dettes que des époques de paiement arrêtées entre lui et ses créanciers.

Cependant, comme il était sous le regard de son père, et que ce-

lui-ci, n'était pas renommé pour sa patience, attendait une réponse, il comprit bien qu'il ne pouvait garder plus longtemps le silence. Aussi, parlant peut-être un peu au hasard.

— J'ai eu besoin, depuis quel-ques temps, d'une cinquantaine de mille francs.

— Pour lesquels sans doute l'on vous aura fait signer cent mille francs de reconnaissances.

Albert fit un signe de tête affirmatif.

Le marquis prit une feuille de papier, en tête de laquelle il écrivit quelques chiffres; puis, très calme, se retournant vers son fils, et le regardant bien en face, peu à peu perdit un de ses gestes, ni la plus légère expression de son visage.

— Le billet que vous avez signé à ce courtier n'est sans doute pas le seul de vous, dit-il, qu'il ait entre les mains? Les femmes de l'espèce de celle qui vous exploite font d'ordinaire les choses plus en grand que cela, et ne se contentent pas de faire des millions de dix mille francs, quand elles savent que ce n'est pas elles qui payeront. Pour combien votre signature est-elle engagée chez ce monsieur?

— Pour vingt-cinq mille francs pas un centime de plus — dit Albert, qui, voyant bien qu'il était inutile et peut-être impossible de tromper un homme

Mass Meeting! Les soussignés étant en parfait accord avec nos sénateurs, MM. Thornton et Ransdell et croyant qu'un appui de leur action concernant le projet de loi du tarif douanier actuellement devant le Sénat leur donnera plus de poids, font appel aux citoyens de cette paroisse et des paroisses voisines à l'effet de tenir un MASS MEETING en cette localité le SAMEDI 2 août, auquel prendront part des orateurs éminents, et auquel des résolutions appropriées seront adoptées. Les signataires de cet appel ne peuvent trop recommander ce mouvement-ci aux démocrates de tout l'Etat. Le mass meeting aura lieu entre une et quatre heures de l'après-midi sur la place du palais de justice à la Nouvelle Iberie, Lne. OVERTON CADE, Président. J. G. Le Blanc, T. H. Derouen, A. A. Girard, Leon M. Le Maire, T. De Valcourt, James Simon, E. V. Broussard, Ant. M. Muller, L. T. Dulary, D. L. Delcambre, A. J. Macomas, J. F. Barreaux, Porteus R. Burk, A. J. Broussard, Marcel Derouen, M. A. Moss, Jno. D. Walet, J. D. Dauterive, Jos. Bonin, O. D. Romiro, Alphe Fontelieu, G. C. Laughlin, E. E. Delhomme, J. N. Gayan, J. O. Hacker, M. W. Fisher, E. L. Estorge, H. S. Smith, Frank G. Ducuir, A. J. Suberbielle, Albert Estorge, C. W. Outhwaite, A. Daigre, Leopold Kling, H. J. Daigre

Je viens de faire un voyage de 30 jours pour vous parcourant les marchés de l'Est pour les nouveaux lainages d'hiver. J'ai choisi les meilleurs que j'ai pu trouver, j'en ai acheté en quantités suffisantes pour les avoir bon marché et vous faire un prix raisonnable. Tant que vous n'aurez pas vu les résultats de ce voyage vous ne pouvez apprécier, le travail et l'habileté déployés pour votre bénéfice. J'AI TRAVAILLE DUR POUR VOUS, ET JE DESIRE QUE VOUS VENIEZ VOIR LES RESULTATS DE MON TRAVAIL. Nous sommes des tailleurs AUX PRIX POPULAIRES, faisant du travail DE GRAND PRIX avec des LAINAGES